

Pointe-Navarre, lieu de pèlerinage des séminaristes

Yves Lever

Volume 50, numéro 3 (178), novembre 2013, février 2014

Je crois, tu crois, il croit...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70674ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Musée de la Gaspésie

ISSN

1207-5280 (imprimé)

2561-410X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

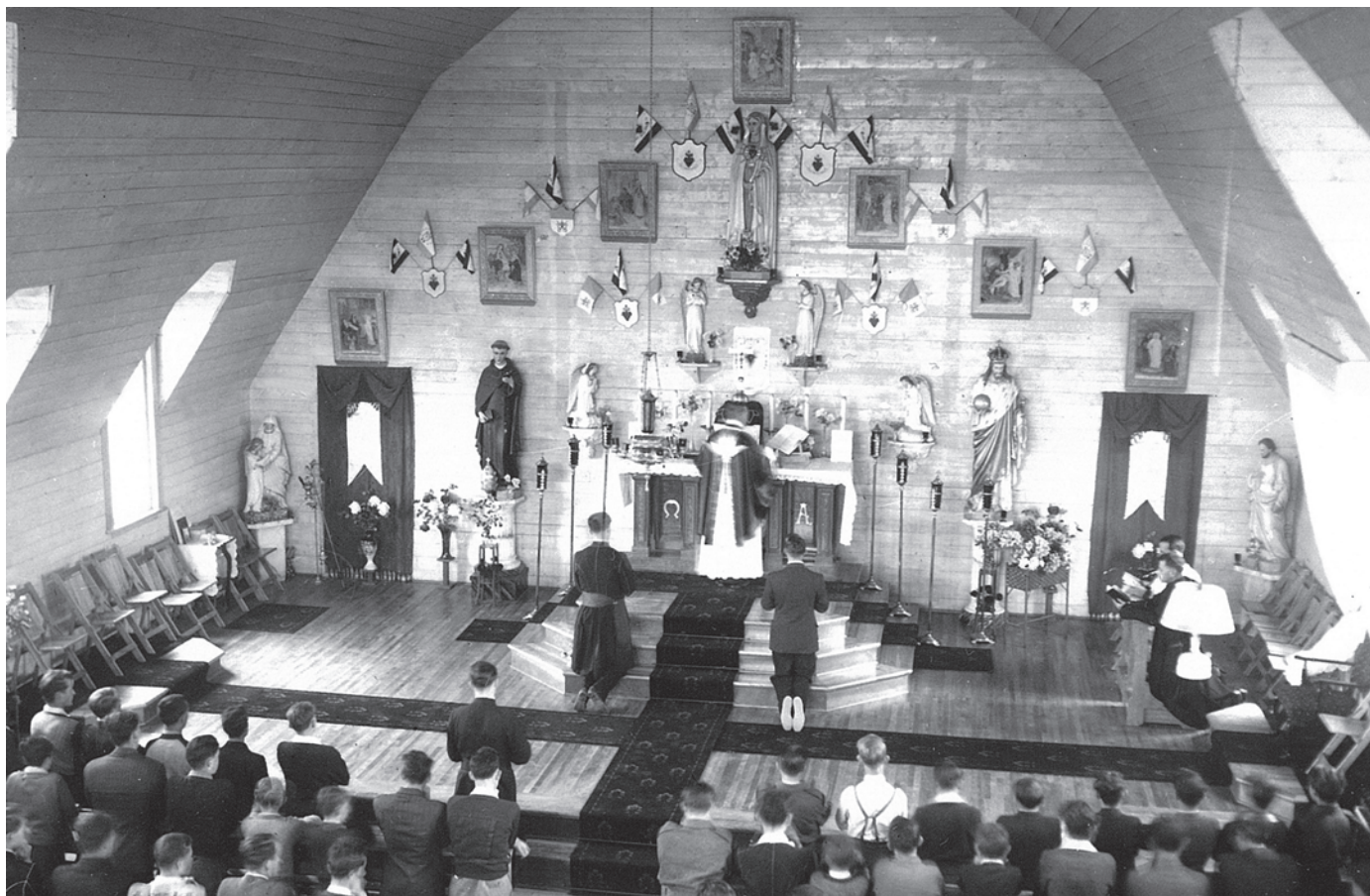
Citer cet article

Lever, Y. (2013). Pointe-Navarre, lieu de pèlerinage des séminaristes. *Magazine Gaspésie*, 50(3), 35–36.

Pointe-Navarre, lieu de pèlerinage des séminaristes

Pendant la plus grande partie de son cours classique au Séminaire de Gaspé, l'auteur comme tous les séminaristes de son temps a participé au pèlerinage au sanctuaire de Pointe-Navarre. Il évoque l'histoire de cette chapelle et, se basant sur des extraits de son journal, il rend compte de cette activité annuelle, une tradition au séminaire*.

◆ **Yves Lever,**
Montréal



Le sanctuaire de Pointe-Navarre.

Photo : Musée de la Gaspésie. Fonds Robert Fortin. P54/1b/4/16.

Le contexte

En octobre 1936, Mgr François-Xavier Ross excommunique le curé Réal d'Anjou¹, de Saint-Majorique, pour sa conduite inacceptable (refus d'obéissance, mauvaise administration, ivrognerie, libertinage). L'année suivante, il demande à

la communauté des Servites de Marie de venir prendre en charge la paroisse. C'est ainsi qu'en avril 1938, le père Jean-Marie Watier vient occuper la cure. Il a une grande dévotion mariale et c'est pourquoi il songe à ériger une chapelle dédiée à la Vierge en guise de réparation pour le mal fait par d'Anjou.

C'est chose faite en 1942 et Mgr Ross vient la bénir le 11 août; elle est dédiée à Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, une dévotion privilégiée des Servites.

Avec le temps, le sanctuaire s'est enrichi d'un calvaire, d'un ermitage, de la chapelle du souvenir où repose le père Watier (décédé en 1968), etc.



Yves Lever, séminariste. « En 1958, à 16 ans, je suis en versification avec un livre dans mes mains et mon beau costume officiel. »

Photo : collection Yves Lever.



Le sanctuaire de Pointe-Navarre.

Photo : Musée de la Gaspésie. Fonds Robert Fortin. P54/1b/4/16.

Jusqu'à ce jour, il ne cesse d'accueillir des pèlerins de partout.

Pendant longtemps, les étudiants du Séminaire de Gaspé y viennent en pèlerinage aux alentours du 20 mai. Jusqu'en 1958, l'activité est réservée à ceux qui sont soumis aux examens de l'Université Laval, ceux de versification, rhétorique, philosophie 1 et 2. Il se fait tout à fait dans l'esprit traditionnel des pèlerinages, où un exercice de pénitence veut remercier la Providence pour faveur obtenue ou bien pour solliciter sa bienveillance devant une épreuve à affronter. Dès 1958, tous les étudiants participent à cette activité qui ne cessera qu'en 1965.

On se met en marche

Au jour fixé, remis s'il pleut, mais pas s'il fait simplement froid, on se lève à 6 h 30, avec le déjeuner à 7 h, car depuis 1957, le jeûne eucharistique n'est que de trois heures et on a la grand-messe à 10 h 30. Nous revêtons tous le costume officiel : pantalon gris, blazer bleu marine, chemise blanche et cravate rouge. Le temps de se rassembler et on se met en marche pour les huit kilomètres qui séparent le séminaire du sanctuaire.

Nous marchons trois par trois, les « éléments latins » en premier, les

philosophes à la queue. À l'avant et à l'arrière du cortège, une auto aux clignotants allumés assure la sécurité; il y a d'ailleurs peu de trafic sur cette route. Dans l'auto de tête, le directeur spirituel (l'abbé Romuald Minville les premières années, puis le père P. E. Ranger, s.j.), assisté du directeur de la chorale, dirigent les prières et le chant. Leurs voix sont répercutées par la grosse « trompette » sur le toit de la voiture.

Pendant tout le trajet, environ deux heures, nous récitons des cha-pelets, répétons des intentions de prières demandant à la Vierge des Sept-Douleurs de nous inspirer dans les examens à venir, chantons des cantiques bien connus comme « J'irai la voir un jour, au ciel dans ma patrie... » ou encore « Je n'ai qu'une âme, qu'il faut sauver... ».

Au sanctuaire, nous sommes accueillis par le père Watier : « *Mes chaers* séminaristes... ». Pendant la grand-messe, la chorale du séminaire, sous la direction de l'abbé Claude Poirier, assure le grégorien et interprète quelques pièces choisies.

La messe terminée, vers midi, nous bénéficions d'une récréation d'une demi-heure, pendant laquelle

le kiosque de liqueurs douces et de petits gâteaux Vachon est pris d'assaut. Certaines années, le séminaire offre des sandwiches. Puis l'on revient dans la chapelle pour le Salut du Saint-Sacrement : *Tantum ergo-o, sacramen-tum...*, qui dure une quinzaine de minutes.

Finalement, c'est le retour au séminaire, encore à pied, évidemment, mais chacun à son rythme. Les prêtres qui ont des autos vont et viennent pour ramener les plus lents. Plusieurs ont trouvé un raccourci à travers les champs qui mène près du sanatorium et de là au chemin conduisant à la grange du séminaire. Le dîner est suivi d'un congé jusqu'à 16 h 30.

Le pèlerinage était-il efficace pour la réussite des examens? Pas tellement si je considère les résultats obtenus par toutes les cohortes entre 1958 et 1963. Mais peut-être manquions-nous de ferveur... ♦

* Merci pour sa collaboration à William McNeil.

1. En 2011, Odette Mainville a publié *Le curé Réal d'Anjou*, roman historique. Dans cet ouvrage bien documenté, on trouvera ce qui concerne le sanctuaire surtout aux pages 544-546, 577 et suivantes.